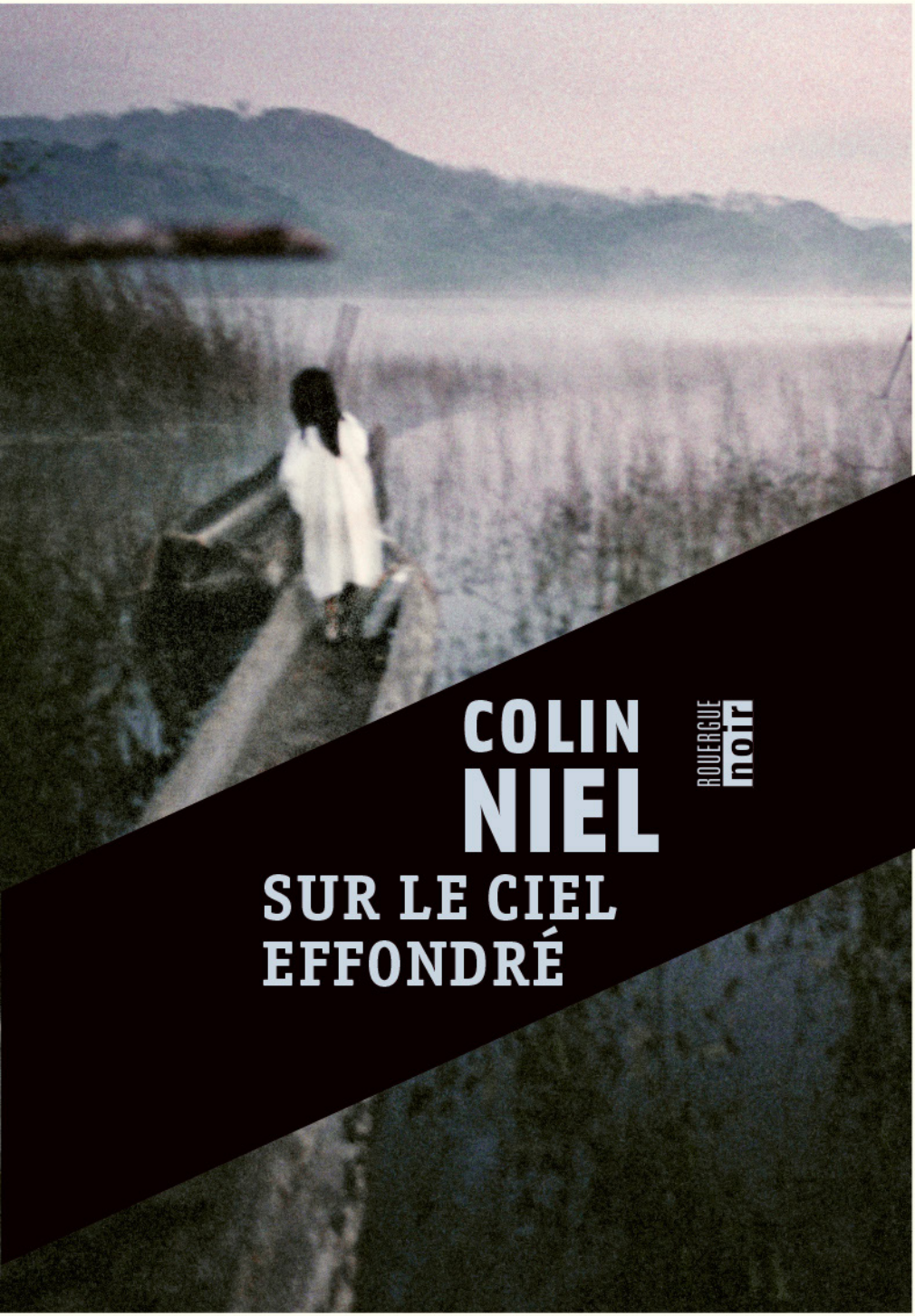


COLIN NIEL

SUR LE CIEL EFFONDRÉ

ROUERGUE noir

Présentation

En raison de sa conduite héroïque lors d'un attentat en métropole, l'adjudante Angélique Blakaman a obtenu un poste à Maripasoula, dans le Haut-Maroni, là où elle a grandi. Au bord du fleuve, il lui faut supporter de n'être plus la même, une femme que sa mère peine à reconnaître, de vivre aussi dans une ville qui a changé au voisinage des rives du Suriname, avec leurs commerces chinois, leurs dancings et leurs bordels, les filles dont rêvent les garimpeiros qui reviennent des placers aurifères. Et après les derniers spots de vie urbaine s'ouvre la forêt sans bornes vers les mythiques Tumuc-Humac, le territoire des Wayanas, ces Amérindiens qui peu à peu se détachent de leurs traditions, tandis que s'infiltrent partout les évangélistes. C'est là que vit Tapwili Maloko, le seul homme qui met un peu de chaleur dans son cœur de femme. Aussi, lorsque de sombres nouvelles arrivent de Wïlïpuk, son village à plusieurs heures de pirogue, hors de question qu'Angélique ne soit pas de la partie. Pour elle s'engage l'épreuve d'une enquête dans la *zone interdite*, ainsi qu'on l'appelle parfois. Et pour affronter le pire, son meilleur allié est le capitaine Anato, noir-marron comme elle, et pour elle prêt à enfreindre certaines règles.
Avec cette héroïne que ses colères tiennent comme une armure, Colin Niel nous fait entrer dans une Guyane secrète, qui n'a pas tout perdu de ses pouvoirs anciens, lorsque les hommes vivaient auprès des dieux.

Pour sa série policière située en Guyane, *Les Hamacs de carton* (2012), *Ce qui reste en forêt* (2013) et *Obia* (2015), Colin Niel a reçu de nombreux prix littéraires, parmi lesquels le Prix des lecteurs Quais du polar/20 Minutes 2016 pour *Obia*. Son dernier roman paru, Seules les bêtes, a été notamment récompensé par le prix Polar Landerneau 2017.

Du même auteur, dans la même collection

Dans la collection Rouergue noir
Seules les bêtes, 2017 (Prix Landerneau Polar 2017, Prix Polar en Séries 2017, Prix Cabri d'Or de l'Académie cévenole 2017, Prix Goutte de Sang d'Encre 2017, Prix du polar de la Librairie Les Arcades 2017, Prix Polars Pourpres 2017, Prix littéraire des lycéens et apprentis d'Auvergne-Rhône-Alpes 2017-2018)

Série guyanaise
La Série guyanaise, volume intégral, tomes 1 à 3, 2018
Les Hamacs de carton, 2012 (Prix Ancres noires 2014)
Ce qui reste en forêt, 2013 (Prix Sang pour Sang Polar 2014, Prix des lecteurs de l'Armitière 2014)
Obia, 2015 (Prix des lecteurs Quais du Polar/20 Minutes 2016, Prix Polar Michel Lebrun 2016, Prix du Récit de l'Ailleurs Saint-Pierre-et-Miquelon 2016, Prix des lecteurs Villeneuve-lez-Avignon 2016, Prix Mille et une feuilles Noires Festival de Lamballe 2016, Prix Ancres noires 2017, Prix Étudiants du Polar 2017)
Sur le ciel effrondré, 2018

© Graphisme de couverture : Odile Chambaut
Image de couverture : © Miquel Dewever-Plana/Hach Winik/ miquel.dewever.plana.com

© Éditions du Rouergue 2018
www.lerouergue.com

Colin Niel

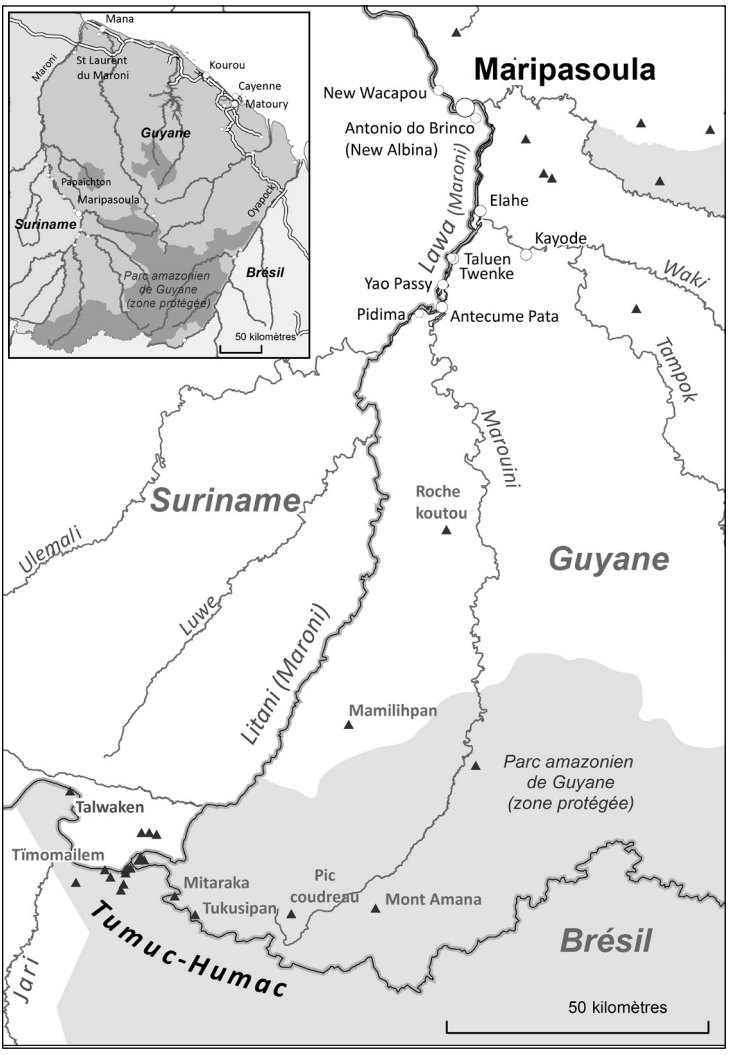
SUR LE CIEL EFFONDRÉ

roman

ROUERGUE
noir

Aux fils, aux pères
À ceux qui tentent
À ceux qui tiennent
Et quand les sauts s'affolent
Et quand se dressent les inselbergs

Carte de situation



© Pierre Joubert

Prologue

Pirogue immobile, coincée dans un de ces lacets qui perçaient la jungle comme autant d'hameçons dans la cuirasse d'une sorte de monstre aquatique. Au-dessus des gendarmes, trois urubus tachaient la voûte de leurs ailes noires, planeurs fantômes déchirés entre ciel et canopée. Le plafond nuageux évoquait le reflet en noir et blanc du tapis infini des cimes amazoniennes, une autre terre en négatif où d'autres hommes s'essaieraient à d'autres vies. Autour des uniformes, les moustiques tiraient des bords en escadrons voraces, à l'assaut des peaux moites qui dépassaient des polos. Proie principale : le lieutenant Cédric Vigier, à la proue de l'embarcation. Le sang de la métropole, favori des insectes. Comme si ce Blanc-là n'allait jamais se tropicaliser. D'un geste bruyant, il trucida un des vampires entre ses paumes. Grimace de victoire en regardant la petite tache rouge au creux de sa ligne de vie. Les trois autres passagers restèrent de marbre devant l'exploit.

– Capitaine, il est quelle heure ?

Deux rangs derrière, André Anato, venu de Cayenne le matin. Carrure épaisse sous le gilet pare-balles, crâne lisse et brillant. Son regard étrangement clair plongé dans le sous-bois, fouillant

les arbres comme s'il allait en sortir quelque démon. Il inclina le poignet.

– Quinze heures dix.

Vigier soupira. Deux heures qu'ils suaient comme des tapirs sous les frondaisons, à la merci des moustiques. À se demander si les infos de Blakaman étaient fiables. C'est par là qu'ils vont passer, on ne peut pas les rater : elle avait l'air tellement sûre d'elle quand ils avaient quitté Maripasoula. Tous les *garimpeiros* du secteur avaient à gagner dans l'arrestation de la bande d'Eduardinho, c'est ce qu'elle répétait sans cesse. Cette fois, on vous tient, songea Anato. Neuf mois d'enquête pour identifier, rechercher et bientôt interpeller ces trois Brésiliens qui voulaient imposer leur loi sur le Maroni. Non pas exploiter l'or comme le faisaient leurs dix mille compatriotes venus piller le sous-sol de la Guyane, mais rançonner les orpailleurs. Des braqueurs de mines, armés et violents, c'est de ça qu'on parlait. À côté des kilos d'or qu'ils s'étaient accaparés, on attribuait au chef de bande au moins huit meurtres, entre exécutions sur contrat pour le compte de patrons de chantier, vengeances personnelles et coup de sang sur une prostituée pas assez docile. Sans doute la partie émergée de l'iceberg : sur les centaines de sites miniers clandestins qui trouaient la forêt, on savait rarement ce qui se passait une fois gendarmes et militaires rentrés dans leurs casernes. Combien de décès jamais déclarés, de corps enterrés à la va-vite ou seulement déposés dans le sous-bois, versés à la chaîne alimentaire qui unissait la faune amazonienne ? Une chose était sûre en revanche : laissée en liberté, la petite bande allait encore faire parler d'elle. Y compris sur des chantiers autorisés, tenus par des sociétés minières identifiées. Comme celle d'Évelyne Bienvenu. Oui, Anato espérait pouvoir revenir à Cayenne et annoncer à l'exploitante que, cette fois, c'était terminé. Qu'elle pouvait rassurer ses hommes toujours sur site, reprendre le travail sans la crainte permanente d'un nouveau racket. Au moins jusqu'à ce que d'autres viennent prendre la place d'Eduardinho et de ses complices.

La nature a horreur du vide, alors la jungle…

Au-dessus de l'eau boueuse, la forêt s'épanchait en une voûte de branches et de feuilles qui enveloppait la pirogue comme les mille doigts d'une main sans chair. L'air piégé là-dessous était lourd, chaleur épaisse de début de saison sèche. Sur la berge, les troncs se dispersaient dans la boue en racines noueuses qui s'enfonçaient sur les premiers mètres du sous-bois. De l'autre côté de la crique, enfoncée dans le même genre de cachette, on pouvait seulement deviner l'autre embarcation. Les six hommes de l'antenne locale du GIGN, casqués de noir, gilets pare-balles sur les tenues de camouflage. Fusils d'assaut à portée de main. C'est eux qui devaient se charger de l'interpellation : aborder une pirogue en mouvement, ça ne se tentait pas sans un entraînement spécifique.

Anato se massa la nuque, le geste lent. Observa les collègues autour de lui.

Le piroguier amérindien, la main sur son manche. Mutisme absolu depuis le matin.

Le lieutenant Vigier, commandant de brigade à Maripasoula, guerroyant contre ses ennemis ailés. Le capitaine l'avait pratiqué deux-trois fois. Et de ce qu'il en avait vu, l'officier était conforme aux rumeurs. Mal à l'aise avec cette autorité que lui conférait son premier poste de commandement. Maladroit, même, la parole mal maîtrisée face aux élus de la commune qu'il côtoyait au quotidien. Mais une envie de bien faire qui rattrapait tout ça : la brigade tournait, finalement. Personne ne se plaignait, un critère de réussite pas plus mauvais qu'un autre.

Et, le regard crispé sur le courant, les doigts agrippés au rebord du bateau, il y avait Blakaman. Adjudante Angélique Blakaman. Une Aluku, originaire de Maripasoula. Sans elle, les gendarmes ne seraient pas là aujourd'hui, le capitaine en était conscient. Les informateurs, c'étaient surtout les siens, des réseaux dans la ville auxquels personne d'autre n'avait accès, et encore moins son supérieur. À la voir ainsi, droite et tendue sous les feuillages, on devinait sans peine son degré d'implication, ce qu'elle avait investi dans tout ça. On aurait dit que sa vie entière dépendait de cette opération. Sa vie,

difficile d'imaginer à quoi elle ressemblait avec ce visage qui faisait peine à regarder, se dit Anato.

Un fardeau.

Lorsque Vigier claqua des paumes dans le vide, ratant un nouveau moustique, Blakaman tourna sèchement la tête. Grimace agacée sur une moitié de face, regard assassin du fond de ses iris noirs. Moue étrangement confuse du lieutenant, comme pris en flagrant délit. Un aperçu, peut-être, de la réalité de leurs relations. À se demander qui commandait qui. Puis, sans un mot, avec la concentration d'un félin à l'affût, l'adjudante reprit son inspection. Les cinq sens à l'écoute de cette eau trop turbide qui n'en finissait pas de s'écouler.

*

Fichée entre les murs végétaux, la coque métallique déchirait le plan d'eau, coupant les méandres et froissant les reflets des nuages sur son passage. Un bruit assourdissant qui laissait derrière lui une faune muette, comme traumatisée, caciques et toucans rivés à leurs branches. Trois hommes à bord, en comptant le pilote. À l'avant, Eduardo de Jesus Silva, mieux connu sous son *apelido* : Eduardinho, rapport à sa courte taille. Les boucles humides de sa tignasse vrillées par la vitesse, les yeux perdus dans le défilement des troncs. Bouteille de cachaça échouée sous le banc, fusil Baikal à portée de main. Canons chargés : on ne sait jamais. Dans sa tête brûlée se bousculaient les images de la veille, violentes et floues à la fois. Plus de dégâts que prévu, il aurait préféré l'éviter, mais alcool et cocaïne étaient de mauvais conseil quand la situation dérapait. L'image du chauve rampant dans la boue, incrustée dans sa mémoire comme un ver macaque sous la peau. Il secoua son crâne martelé par la gueule de bois, dévisagea son collègue, vautré à l'arrière entre les fûts d'essence.

Dans quelques heures ils atteindraient Antonio do Brinco. La ville. La civilisation après des semaines de forêt. Les commerces des Chinois, les bars, une bière sortie des frigos géants, les dancings. Et les filles. *Uma garota*, mon Dieu, oui, Eduardinho avait envie d'une

fille. La rumeur parlait de trois Chinoises tout juste arrivées par avion de Paramaribo et détestées des autres prostituées. Attrait de la nouveauté, forcément. Mais lui rêvait surtout de Leticia. Leticia, cette fille de Bahia qui s'était si bien occupée de lui la dernière fois. Leticia, toute menue et pourtant si envoûtante, experte d'un bout à l'autre, du striptease jusqu'à l'orgasme. À tous les coups, elle n'attendait que lui là-bas. Lui : Eduardinho. Un sourire lui ourla les lèvres tandis que lui démangeait l'entrejambe.

Il cracha dans la gerbe d'eau.

À l'embouchure des petites criques, une eau blanche et opaque se diluait dans le lit principal. Preuve que ça travaillait, plus haut, que les chantiers aurifères vomissaient la boue arrachée au sol amazonien par les ouvriers. Tout ça n'était pas près de s'arrêter, les gendarmes français pouvaient bien affaiblir deux-trois placers, saisir quads et pirogues, raccompagner quelques clandestins à la frontière, l'activité était trop bien installée. Trop bien organisée, trop de monde impliqué. Ce que les gendarmes ne comprenaient pas, songea le Brésilien, c'est que les *garimpeiros* ne partiraient jamais. Tous endettés jusqu'au cou, ils resteraient ne serait-ce que pour honorer leurs dettes. Ils attendraient. Attendre, ils pouvaient attendre des années s'il le fallait, le temps était de leur côté. Dieu aussi, parce que tout le monde le savait : Dieu est brésilien. Et depuis peu le pape était sud-américain, alors… Tout cela, ça arrangeait bien les affaires d'Eduardinho. Parce que sa petite bande vivait de ce que les autres produisaient. Chacun son créneau : transpirer derrière les lances monitor, des heures entières les pieds dans la boue, ce n'était pas pour eux. Le pilote accéléra dans une ligne droite, un rapace tiré de sa sieste prit la fuite entre les houppiers déployés au ras du ciel. Le Brésilien ferma les yeux. La vitesse, c'était grisant. L'impression de posséder tout ça, la rivière, la Guyane, la forêt tout entière. Son territoire d'emprise. De chaque côté de l'esquif, l'eau volait et retombait en une écume agitée. Manœuvre pour éviter un tronc mort émergeant de l'eau comme un dragon fossile, virage à droite dans un lacet étroit.

Le collègue poussa un cri étouffé par le rugissement du moteur.

Eduardinho tourna mollement la tête, *Qual o problema dele agora ?*

Qu'est-ce qu'il a encore, celui-là ?

Il vit les assaillants arriver sur sa gauche.

Surgie de nulle part, une pirogue leur fonçait dessus. Six hommes casqués, gilets noirs qui leur gonflaient la carrure. Fusils d'assaut en main. La trajectoire menait droit vers l'impact, comme un cheval fou en plein tournoi médiéval. Les Brésiliens se raidirent sur les bancs métalliques. *Puta que pariu !*

Réagir, vite.

Tentative d'esquive en obliquant sur la droite. Trop tard : les assaillants étaient déjà là, tout près. Eduardinho serra les dents, prêt à encaisser le choc, agrippa son Baikal, leva le canon vers l'ennemi.

– *Para !* hurla le piroguier alors qu'il s'apprêtait à tirer dans le tas.

Déséquilibre : le coup partit vers les cieux. Le bateau des gendarmes, à moins d'un mètre du contact, venait de virer à gauche. Manœuvre qui fit naître une vague entre les deux pirogues, tsunami miniature pour faire chavirer l'ennemi. L'eau passa par-dessus la coque des Brésiliens, le fond soudain rempli sous les pieds d'Eduardinho qui se tint au rebord pour éviter la chute. Perte de vitesse. Cris violents des uniformes, les armes à feu pointées sur eux. L'abordage sur le point d'aboutir. Mais même assommé par la cachaça, Eduardinho savait ce qu'il risquait. Bien plus qu'un retour dans son pays : des années dans une des cellules de la prison de Rémire. Hors de question. Il dressa le fusil, les crocs dehors. Au bout du canon, il croisa le regard du piroguier français, les yeux soudain paniqués sous son casque.

Et il tira.

Le corps du gendarme vrilla, pareil à un pantin dont on aurait coupé les fils. Mouvement de bascule, l'homme perça la surface dans une explosion d'eau. Coup d'arrêt brutal, nouvelle vague. Roulis. Échange de regards entre les deux navires. Hésitations.

– *Acelera !* beugla Eduardinho.

Noyé sous la surface, le moteur hurla. La coque métallique patina à vide avant de se remettre en mouvement. Plombée par l'eau, à moitié immergée. Creusant l'écart entre Brésiliens et Français sans pilote, les uniformes affairés autour de leur blessé. Sourire de victoire, les dents serrées. S'éloigner, vite, trouver un coin pour écoper toute cette flotte. Mais un nouveau bruit de moteur les surprit par la droite. Une autre pirogue, plus courte. D'autres gendarmes, gilets pare-balles apparents. Un Noir baraqué au crâne lisse. Une femme, la coiffure tirée vers l'arrière. Et un Blanc, l'air perdu, comme arrivé la veille de son Hexagone. Leur moteur était moins puissant, mais avec l'eau dans le fond ils pouvaient les rattraper. Eduardinho cassa le fusil : plus de cartouches. Se baissa pour fouiller dans les boîtes. Les mains agitées comme des petits insectes sur un festin. Mais les uniformes étaient déjà là. Pistolets automatiques calés dans les paumes. Le piroguier brésilien lâcha le manche, leva les mains, moteur au point mort.

Fin de la partie.

Eduardinho grogna. Il n'était pas homme à se rendre. Pas le temps de réfléchir : il balança le Baikal de toutes ses forces dans la face du grand Noir. Et se jeta à l'eau.

Nager, nager vers la rive. Derrière, les gendarmes tenaient les deux autres. Un cri s'éleva :

– Blakaman, non !

Bruit d'éclaboussures. Quelqu'un venait de sauter dans la crique. Le Brésilien se retourna. Et il vit la femme qui crawlait dans son sillage, des gerbes d'eau nerveuses à chaque mouvement. Accélérer, à contre-courant. La berge à vingt mètres. La forêt, immense, de quoi se planquer entre les troncs. Coups de jambes, coups de bras. Avancer, plus vite. La gendarme dans le dos, rapide, sûre de son allure. Trouver une parade. Le Brésilien plongea sous l'eau, se laissa dériver en profondeur. Le corps dans tous les sens, le goût de l'eau douce et de la terre mêlées. Il ressurgit trois mètres à l'aval. La femme tourna la tête, changea de direction sur-le-champ. Eduardinho poussa de toutes ses forces. Juste devant, un tronc mort, en travers.

Il l'agrippa comme une bouée de secours. Se hissa gauchement, les doigts glissant sur le bois trempé. Regard latéral : la femme, nageant à son côté. Ils atteignirent la terre ferme en même temps. Une berge noire de boue, de feuilles mortes et de racines enchevêtrées.

La gendarme se jeta sur Eduardinho, ils tombèrent à la renverse. Il la repoussa d'un coup de semelle au visage. Éclat de sang. Il se redressa et fonça droit vers la forêt. La main sur sa plaie, la femme hurla. Mais plus de rage que de douleur. Et elle s'élança à sa poursuite. Foulées teigneuses sur le sol mou, slalom entre les troncs bandés vers les cieux. En vingt mètres, elle était sur lui. Les deux corps roulèrent dans les feuilles, la terre collée aux tissus mouillés. La peau noire de déchets organiques. Le Brésilien balança des coups de poing violents, toucha les côtes, tira sur les vêtements. Sans effet. La femme redoubla de colère. Avec une force immense, largement sous-estimée. Elle l'empoigna comme s'il ne pesait rien, le retourna contre un contrefort noueux, lui monta dessus. Les cuisses de part et d'autre du buste égratigné.

Et sans hésiter une seconde, elle plaqua ses deux mains sur sa gorge.

Écrasant la trachée.

Il suffoqua aussitôt, chercha une prise, tira les cheveux à pleines mains. Elle ne réagissait à rien, insensible à ses assauts désespérés. Les doigts noirs, un étau implacable, elle appuyait. Tellement fort, aucune retenue, le cou comme un ver mou, à sa merci. Panique soudaine, se débattre. *Ela vai me matar*, mon Dieu, elle va me tuer. À quelques centimètres, il y avait son visage. La bouche déformée par la haine, les yeux fous.

– Blakaman !

Le cri venait de derrière. Un ordre. Pourtant la femme serra encore, gémit deux-trois insultes entre ses dents serrées. Le *garimpeiro* sentit le cartilage faiblir sous la pression des doigts. Le point de rupture.

– Blakaman ! C'est bon, on le tient.

Eduardinho, le champ de vision flouté, les poumons à l'agonie. Il écrasa les paupières. Des images en vrac, un torrent de souvenirs

avant le basculement. La violence, la sienne cette fois, la terreur dans le regard des autres quand il les tenait au bout du canon de son Taurus. Les supplications pitoyables de ces chercheurs d'or dont la vie ne valait rien, déjà morts avant le coup de feu. Un instant, il crut que le corps de cette femme qui le chevauchait, c'était Leticia, vision incroyable de la prostituée plantée sur son sexe dressé. Oui, partir avec ce bout de souvenir plutôt qu'avec tous les autres. À peine conscient.

– Blakaman !!!

L'instant d'après, le corps de la gendarme vola en arrière. La libération. Le Brésilien roula dans la boue, à demi évanoui, toussa pour chasser la mort encore si proche. L'épaule calée contre un bout de racine, des nœuds ligneux enfoncés dans la peau. Retour à la vie. Reprendre ses esprits, peu à peu. Respirer à nouveau.

Quand il rouvrit les yeux, le souffle juste retrouvé, il leva le regard vers celle qui semblait prête à le tuer quelques secondes plus tôt. Un visage noir, allongé. Sec et enfantin à la fois. Mais surtout, sur toute la moitié gauche, révélée par sa coiffure défaite, une peau comme ravagée par un incendie.

Un cratère en guise d'oreille.

Première partie

CROYANCES

1

Il y eut le temps de tous les commencements.

Le temps des genèses.

Un temps infiniment lointain où se croisaient mythes et récits. Un temps qu'évoquaient encore parfois les anciens, transmis de vieillard en vieillard en une chaîne millénaire. Un temps jamais écrit, légué par cette parole qu'on disait emplie d'un pouvoir immense, un pouvoir reconnu comme celui des origines.

Le pouvoir de tresser le monde.

Le pouvoir de créer, tout simplement.

C'était le temps où par les mots, le créateur façonnait le premier des mondes.

En ces temps, les désirs tout-puissants de Kuyuli et des siens suffisaient à faire exister, leurs besoins exprimés prenant vie sans autre cérémonie. Faune, flore, roche, outils, parures, boissons, autant de pièces d'un tout en gestation. À peine un plat bouilli, à peine évoquée la nécessité d'envelopper la nourriture que surgissaient les feuilles du palmier waï entre les doigts de la cuisinière. Quand Kuyuli parti pêcher réalisa qu'on dérobait ses prises en son absence, il conçut un oiseau pour surveiller sa nasse, puis déçu de la puissance de son

chant d'alerte il en fit un autre, puis encore un autre, déployant de proche en proche l'étendue de la faune ailée. Quand les enfants du démiurge durent arracher aux griffes des fauves la dépouille de leur mère assassinée, ils créèrent la fourmi fouisseuse pour sa discrétion. Lorsqu'ils voulurent monter au ciel, ils nommèrent une liane en forme d'escalier pour l'emprunter sitôt engendrée. Le temps fut inventé pour permettre au cachiri de fermenter, le coq pour célébrer chaque nouveau jour. C'était le temps de tous les possibles, un monde où rien n'était définitivement établi.

C'était, surtout, le temps des métamorphoses.

Une époque où tout pouvait se transformer en tout, l'univers lui-même en constant changement. Fluidité totale, existences en transition, les contours des humains eux-mêmes jamais dessinés tout à fait. Une époque gouvernée par les désirs, où pour être il suffisait de vouloir. Changer était un jeu, on changeait pour un rien, on se faisait animal au gré des envies, on se faisait arbre, on se faisait n'importe quoi, on se transformait tellement qu'il n'y avait presque plus d'humains. On devenait toucan après avoir bu le jus du comou, on devenait vautour en se repaissant d'une chair mal boucanée, on se faisait hocco, marail, agami pour fuir le feu en se réfugiant sur les inselbergs. On se parait de plumes et d'un coup on s'envolait ara, araçari, toucanet, motmot. D'un homme tombé dans la boue surgissait la biche et ainsi naissaient d'autres faunes, par transformation d'humains suffisamment inspirés. Les formes animales étaient encore mouvantes, souvent on croisait les stades intermédiaires, un poisson ou un oiseau encore moitié chenille, et on ne s'étonnait pas parce qu'on savait que la chenille était à l'origine de tout animal vivant. Du singe hurleur sorti d'une chenille de liane, du tapir issu de celle du bananier, du tatou descendant du ver palmiste. C'était le temps où en se transformant, on s'élevait vers l'autre monde, vers cette terre du ciel sans mal ni souffrance. Parce que changer de forme c'était aussi partir, gagner les altitudes. Le monde des esprits, le monde de Kuyuli. On empruntait l'escalier de liane, on se hissait le long du fil de coton tendu vers

les nuages qui soudain s'écartaient. C'était le temps des libertés, des paradis sans frontière.

Mais ce temps n'était plus.

Depuis la déchirure.

Depuis l'humiliation.

Depuis l'irrévocable courroux.

Car les hommes avaient blessé leur irritable créateur. Car lorsque Kuyuli s'était présenté à eux dans son plus triste aspect, la peau salie de plaies, piqûres et autres lésions suintantes, les hommes l'avaient moqué sans respect. Injurié. Car, aussi, les hommes s'étaient rendus coupables d'adultère en prenant son épouse repoussée par tant de laideur en un seul être. Pour tout cela Kuyuli s'était vengé. Sans autre semonce il avait fait jaillir les eaux des fleuves pour inonder leur monde. Des symboles zoomorphes des vanneries, il avait fait surgir les ïpo, monstres aquatiques affamés de sang qui dévorèrent les hommes en train de se noyer. Par le feu, Kuyuli avait incendié villages et forêts.

Et pour réduire à néant son ingrate genèse, il avait tout écrasé.

Sur cette terre d'autrefois, le démiurge avait fait tomber le ciel.

Pour enfin tout reprendre à zéro. Recréer, pièce par pièce, un second monde inspiré du premier. C'est alors qu'il avait conçu d'autres hommes, sans les privilèges accordés aux premiers. Ces hommes-là, il ne les avait pas faits en boue ni dans cette roche qui les aurait rendus si solides. Non, il les avait tressés telles des vanneries, avec ces fibres tirées des tiges des roseaux. De ces tiges trop fragiles qui périssent au soleil. Ces hommes-là, Kuyuli s'en était éloigné en se repliant dans le plus haut des ciels. Leur ôtant ce pouvoir qui les unissait à lui. Plus de métamorphose. Plus d'ascension. Plus de partage entre terre et azur. Plus de contact direct entre les hommes et les esprits. Ces hommes-là, ces humains retressés payant le prix de l'insolence de leurs aînés, étaient devenus de simples mortels. À jamais cristallisés dans leur forme actuelle.

C'était le début d'un autre temps, d'une histoire sans magie. Le temps d'une humanité rivée au sol. Le temps des regrets que les

anciens formulaient encore certains soirs. Le temps de la séparation, les hommes à jamais privés d'accès à cet autre monde, à ce monde originel que de ténues passerelles leur faisaient quelquefois entrevoir.

C'était le temps des Indiens d'aujourd'hui.

Lourds et figés sur leur ciel effondré.

2

– Blakaman ? lança Vigier depuis la terrasse de la petite villa.

– J'arrive. Une minute.

L'adjudante referma la portée vitrée de sa douche, frotta ses cheveux défrisés, les tira en chignon. Bien ajustés sur le côté gauche, pour masquer son oreille mutilée. Elle s'observa dans le miroir, releva le menton. Rien à faire, toujours ce foutu visage, asymétrique et rafistolé. Des balafres mal cicatrisées jusqu'au bord des lèvres, des replis entremêlés, des sillons de peau plus claire. Comme la surface dévastée d'une planète qu'aucun homme ne voudrait plus explorer. Surtout ne pas y toucher : le moindre contact lui lançait des décharges dans tout le crâne, c'était tellement sensible. Grande inspiration avant de sortir de la salle de bains.

Le lieutenant attendait, planté au seuil du salon.

– Comment tu te sens ?

– Mieux…

Dehors, la nuit était tombée sur la caserne. L'odeur des grillades s'immisçait dans la pièce par la porte vitrée. Blakaman ramassa son portable sur la table basse.

– Allons-y, fit-elle en se glissant au-dehors. Ils doivent tous avoir faim, non ?

– Attends.

La main sur l'avant-bras. Regard embarrassé du commandant de brigade. Toujours cet air gêné, comme s'il n'était pas vraiment à sa place ici.

– Je voulais te dire… J'ai réfléchi. Tout à l'heure, le *garimp*, j'ai vraiment cru que tu allais le tuer.

Blakaman dévia le regard. Depuis leur retour à Maripasoula, elle essayait de s'expliquer son geste, de se trouver des excuses. Mais il n'y en avait pas. Elle avait craqué, voilà tout. Parce que l'espace d'un instant, elle avait vu l'homme qu'elle cherchait depuis des mois lui filer entre les doigts. Parce que, niché au fond d'elle-même, il y avait ce feu qui la brûlait sans répit. Et qui face au Brésilien en fuite avait allumé l'incendie.

– Écoute, je n'ai pas envie d'en…

– Non, toi tu m'écoutes, la coupa-t-il avec une autorité qui sonnait faux. J'ai réfléchi, O.K. ? Si tu n'avais pas fait ça, on ne l'aurait pas eu. Et personne d'autre que moi n'a vu ce qui s'est passé, le capitaine était resté dans la pirogue. Alors… Alors ça reste entre nous, d'accord. On les tient, et c'est grâce à toi. Point barre.

Elle fronça les sourcils, plissant sa peau abîmée.

– Je… Enfin, tu es sûr ?

– Certain. Opération réussie, c'est tout ce que les gars ont besoin de savoir. Mais fais attention, Blakaman, je ne serai pas toujours là pour te couvrir.

Échange de regards entre l'adjudante et son chef. Plus touchée qu'elle ne le laissait paraître. Cherchant quoi répondre : refuser, dire merci ? Elle se borna à hocher la tête en serrant les lèvres. Coup d'œil au groupe massé autour du barbecue fumant, à quelques mètres d'eux.

– Allez, on y va, fit Vigier.

Ils marchèrent sur l'allée de béton qui serpentait entre les petites villas de service, direction le groupe d'hommes et leurs rires trop virils. Tout le monde était là, cinq gendarmes départementaux, deux mobiles.

L'adjudante avait rejoint la brigade dix-huit mois plus tôt. Précédée par sa réputation. C'est un peu une fleur qu'on lui fait, avait expliqué le général en annonçant son arrivée à Vigier. Revenir en Guyane, après plusieurs années dans l'Hexagone, affectations obligatoires de début de carrière. À Maripasoula en plus, là où elle avait grandi. La hiérarchie avait dit oui. Ce qu'elle avait fait pour justifier ce traitement de faveur, les collègues ne le savaient que partiellement. Les rumeurs, les titres dans les journaux à l'époque, tout le monde avait entendu parler de cette prise d'otages dans un gymnase de Normandie qui aurait pu tourner beaucoup plus mal. Le nom de Blakaman n'était cité nulle part, aucun détail sur sa contribution personnelle. Mais pour avoir récolté la médaille de la gendarmerie, avec citation à l'ordre de la brigade, elle avait dû jouer un rôle important dans le sauvetage des sept civils. Et y laisser plus qu'un bout de visage. C'est dans ce contexte qu'elle avait débarqué, avec un statut de quasi-héroïne entretenu par les huiles parisiennes. Vigier n'oublierait jamais la première fois qu'il avait vu cette tête étrange au pied de l'avion sur l'aérodrome, son sourire crispé dans le pick-up qui la menait vers la caserne. Tout de suite il avait senti cette tension en elle. Elle était comme ça, Blakaman, comme si jamais aucun de ses muscles ne se relâchait. Le sourire rare. Les premiers jours, le lieutenant s'était dit que ça n'allait pas le faire, que les autres n'allaient pas la supporter. Vu l'isolement de la brigade, l'entente était essentielle. L'adjudante était sur la défensive, elle s'irritait d'un rien, prête à exploser au moindre mot de travers. Une chieuse, disaient certains. Vigier avait beaucoup fait pour arrondir les angles, déminer les conflits. Et ça avait marché. Parce qu'il y avait une chose qu'on ne pouvait pas enlever à l'Aluku : c'était une bosseuse. Procès-verbaux impeccables, auditions exemplaires, patrouilles minutieuses. Impliquée comme aucun autre dans les dossiers qu'elle traitait.

Trop impliquée, en fait.

Vigier avait compris qu'elle était minée par tout ce qu'ils remuaient ici, par l'orpaillage clandestin qui ravageait les criques et les hommes, par les violences conjugales qui se poursuivaient parfois jusque dans

les locaux de la brigade. En réalité, Blakaman était trop sensible, c'était ça son problème. À vif, les émotions exacerbées. Mais les résultats, ils étaient là, rien à dire, l'interpellation d'Eduardinho et de sa bande en était une nouvelle illustration. Jamais elle ne rechignait à filer un coup de main aux collègues, à faire profiter l'équipe de sa connaissance du pays. Cahin-caha, elle avait trouvé sa place, à présent certains se permettaient même de la charrier un peu. À un sujet près : l'action d'éclat qui lui avait valu les honneurs nationaux et ses mutilations faciales. Le commandant adjoint avait bien tenté une fois d'évoquer le sujet, mais vu comme elle s'était fermée d'un coup, le regard assassin qu'elle lui avait retourné sur la terrasse, plus personne ne s'y était risqué.

Territoire interdit.

La caserne de Maripasoula : une enclave grillagée au milieu de la ville du fleuve. Loin, très loin de l'état-major, à Cayenne. Même la compagnie de rattachement, à Saint-Laurent-du-Maroni, était deux cents kilomètres à l'aval. Huit heures de pirogue en saison des pluies, plusieurs jours quand les eaux étaient au plus bas. Ou l'avion, plus souvent. Ici, il fallait supporter l'isolement. Les gendarmes qui acceptaient l'affectation venaient souvent seuls, loin de leurs familles restées dans l'Hexagone. On voyait les épouses débarquer pour les vacances et féminiser un peu le petit lotissement en attendant les maris dans les piscines autoportantes, déambulant parfois dans les rues de l'agglomération, l'air effarées face à l'ampleur du choc culturel. Glissant le soir au dîner que, quand même, la Martinique, avec la plage c'était mieux, non ? Alors, célibataires géographiques ou célibataires tout court, on se serrait les coudes, la caserne pour famille de remplacement. Les gendarmes vivaient beaucoup entre eux. Certains fréquentaient d'autres métropolitains, professeurs ou infirmières, d'autres s'acoquinaient avec une Brésilienne en s'imaginant avoir trouvé la perle rare. Mais l'intégration allait rarement plus loin. Femme et guyanaise, maripasoulienne, même, Blakaman était l'intruse. Une de ces exceptions sans cesse soulignées par les gradés pour contredire les discours sur ce dernier bastion colonial qu'était aux yeux de beaucoup la gendarmerie.

L'adjudante s'approcha des collègues, adoptant ce demi-sourire qu'ils avaient appris à regarder en face. Les mains sur les hanches, elle encaissa les frappes dans le dos et les félicitations avec une amertume enfouie. Bien consciente que Vigier lui faisait une faveur. Que ça n'aurait pas dû se passer comme ça. Oui, elle l'avait eu ce salopard, mais trois secondes de plus et il mourait entre ses doigts devenus incontrôlables. Adieu la carrière, même avec sa médaille en poche. Oubliée, l'héroïne qui avait sacrifié son visage pour en préserver d'autres. Elle fixa ses pieds quand le commandant adjoint lui lança son Bravo cocotte ! Habituée à ce genre de remarque. Un peu sexiste, un peu humiliante. Ça faisait partie du job. De toute façon, sa féminité, pour ce qu'il en restait.

Vigier leva sa bière.

– À l'adjudante !

Les bouteilles se levèrent de concert, celles des anciens comme celles des mobiles arrivés une semaine plus tôt. Blakaman hésita un instant. Mal à l'aise, gênée par ces honneurs qu'elle ne méritait pas. Puis elle attaqua son Heineken au goulot.

*

L'adjudante ne partagea pas longtemps la compagnie de ses collègues de la brigade. Moins d'une heure plus tard, elle s'éclipsait. Un peu de fatigue, besoin de décompresser, deux-trois excuses glissées histoire de. Les gars hochèrent les mentons en la regardant s'éloigner vers la clôture grillagée. Ils la connaissaient, ils savaient que parfois, elle devait s'extraire de ce monde pour se retrouver un peu. Qu'au fond, elle n'était pas comme eux. Elle marcha dans la nuit sous les lampadaires en pointillé, foulant l'allée bétonnée qui reliait la caserne au centre-bourg. La tête pleine des images de l'interpellation des *garimpeiros*. À l'heure qu'il était, les trois Brésiliens croupissaient à Cayenne dans une des cellules de l'état-major, ramenés menottes aux poignets par hélicoptère, en présence du capitaine Anato en personne.

André Anato. Le Ndjuka. Un Noir-Marron, comme elle : tous deux descendaient de ces esclaves de l'ancienne Guyane néerlandaise qui, trois siècles plus tôt, s'étaient soulevés contre les Blancs pour conquérir leur liberté, réfugiés dans l'immense forêt qui s'ouvrait à eux. Un passé partagé qui, forcément, distinguait l'adjudante et le capitaine du reste des troupes, créoles ou métropolitaines, même si tout le monde savait qu'Alukus et Ndjukas s'étaient eux-mêmes fait la guerre pendant des décennies. Première fois que Blakaman côtoyait réellement Anato. Intriguée, intimidée même par ce qui se dégageait de lui derrière ces yeux dont personne ne s'accordait sur la couleur. Jaune, orange, chacun son avis sur la question. Tellement de rumeurs entouraient le commandant de la Section de recherches. Sur ce qu'il avait traversé ces derniers mois, sur son passé, sur ses origines incertaines. On racontait que ses voisins de caserne l'entendaient parler tout seul dans son logement de fonction. On disait aussi que, parfois, il disparaissait pendant plusieurs jours, qu'on ignorait où il se rendait alors. Assez pour grossir le mythe. Il ne devrait même pas être en vie, expliquaient les mieux informés.

Au niveau de l'épicier péruvien, elle prit à droite. Trois jeunes vidaient leur bière devant la grille close, caleçons qui dépassaient et torse nu, un scooter à la carrosserie fendue garé à côté d'eux. Semblant déjà attendre l'ouverture de la supérette pour se réapprovisionner. Puis face à Blakaman apparut le Maroni. Le fleuve-frontière, large et imperturbable. Avec, en face, côté Suriname, New Albina, la ville illégale dont les lueurs se miraient sur l'eau au son de la brega brésilienne. Autrefois, sur la rive française, se dressait un immense fromager qui chatouillait les nuages et étirait ses branches grises au-dessus de l'eau. Symbole de Maripasoula, tour de contrôle. Il avait fallu l'abattre, quelques années plus tôt, après un rituel exigé par les chefs coutumiers noirs-marrons pour apaiser la colère des ancêtres. Ça faisait un trou dans le paysage. Comme si, avec lui, le fromager avait emporté un peu de l'âme de cette ville qui avait vu grandir l'adjudante.

En parcourant ainsi les rues, Blakaman cherchait avec nostalgie les traces de ses souvenirs d'enfance. De ce village devenu ville,

rattrapé par le temps, par la fièvre de l'or, par les prestations sociales, par les agglomérations de l'aval qu'on voulait toujours plus proches. Autrefois, le fleuve, c'était plus qu'une simple route pour les pirogues. On y passait ses journées, on s'y baignait, on y buvait, on s'y lavait, on y pêchait depuis le bord. Les femmes venaient faire leur vaisselle dans l'eau brune, juste là. Une seule voiture, celle du maire, qu'il étrennait sur la piste d'aviation. Tout avait tellement changé. L'esprit de village, on peinait à le retrouver maintenant que six mille Noirs-Marrons, Créoles, Amérindiens, métropolitains, Brésiliens peuplaient le bourg et que quads et scooters rugissaient sur les rues bétonnées.

Ou peut-être était-ce Blakaman qui avait changé.

Partie trop longtemps dans l'Hexagone. Devenue gendarme, passée de l'autre côté de la barrière. Parfois, elle se sentait étrangère à son propre pays. À sa propre famille. Quartier Abdallah, il y avait toujours sa mère dans sa bicoque de bois. Sa mère qu'elle visitait trop rarement, coupable autant que mal à l'aise quand elle la voyait fuir du regard ces cicatrices qui l'empêchaient de tout à fait reconnaître sa petite Angélique. Quelque part sur le fleuve, il y avait aussi son grand frère. Ce frère tant adoré durant l'enfance mais que pas une fois elle n'avait revu depuis son retour à Maripasoula. Elle savait à peine ce qu'il devenait, de quoi il vivait depuis la mort de son épouse. Et depuis que les Brésiliens avaient chassé les Alukus des placers aurifères pour prendre la main sur l'activité minière.

Des Brésiliens comme ceux qu'elle retrouva en entrant chez Andrea.

Un bar tenu par une Dominicaine, terrasse en bois avec vue sur le Maroni et les lumières d'en face. Trois quads garés sur le plancher, de la boue plein les roues. Des ballons de baudruche scotchés aux tôles du toit, souvenirs des cinquante ans de la patronne. Clientèle principale : les *garimpeiros*. Peu de gendarmes fréquentaient l'endroit. Mais Blakaman avait appris à côtoyer ces clandestins, respectant le pacte de non-agression promu par Andrea. Ici on mange, on boit, on discute, c'est tout. Dehors, en forêt, si on se recroise, c'est une autre

histoire. L'adjudante faisait mine d'être à son aise, camouflant avec acharnement tout ce que lui inspirait ce bar qui tournait à l'or volé à la Guyane. Ce qu'elle venait chercher ici, c'était de l'information, seulement de l'information. C'est sur cette terrasse que, deux jours avant la visite officielle du président de la République, un Brésilien lui avait confié qu'on projetait d'abattre le chef de l'État en tirant sur sa pirogue VIP. Un canular, bien sûr, mais une belle panique pour les types de l'Élysée qui prenaient la Guyane pour un nouveau Far-West.

Quand Blakaman mit le pied sur la terrasse, Leticia l'attendait déjà, ses doigts fins autour de son Heineken sur la toile cirée. Short miniature, haut moulant au-dessus du nombril, coiffure décolorée qu'irisait la lumière pâle des néons. Elle se leva, l'air en pleine forme, comme à chaque fois. La bise avant de se rasseoir.

– Alors ça y est ? Vous les avez eus ? lança-t-elle, l'accent brésilien saillant.

– Oui. On les tient.

Moue satisfaite de Leticia. Presque joyeuse.

– Tout le monde est au courant (coup de menton vers l'autre rive). On ne parle que de ça. Ça va permettre de respirer un peu…

Gorgée de bière, comme pour fêter la nouvelle. L'opération des gendarmes arrangeait beaucoup de monde, y compris chez les *garimpeiros* qui allaient pouvoir reprendre leur travail clandestin avec plus de sérénité. Parce que clairement, ils craignaient plus les attaques des braqueurs que de se faire déloger par les militaires français. Leticia s'essuya les lèvres du revers de la main.

– Ça s'est passé comment ?

Haussement de sourcils. Vision du Brésilien à l'agonie.

– Ça s'est passé, fit Blakaman, c'est l'essentiel. Et c'est grâce à toi, Leticia. Merci.

Grimace pour dire De rien.

– Je savais qu'il devait revenir aujourd'hui. Il me l'avait dit, la dernière fois. Il voulait que je sois disponible ce soir.

Pour la baiser, c'est ce qu'elle entendait par là. Parce que Leticia, c'était une *qualifiée*. Une des nombreuses prostituées qui officiaient

dans les bordels d'en face, la préférée d'Eduardinho. Autant dire une mine d'informations pour l'adjudante. C'est le hasard qui avait fait se rencontrer les deux femmes que tout semblait opposer. Un soir, Blakaman avait trouvé la Brésilienne pliée en deux au dégrad, gémissant dans l'obscurité, les mains sur le bas-ventre. Déposée côté français par un piroguier, seule avec sa douleur intime, des plaies entre les jambes, des hématomes un peu partout. Une passe qu'elle n'était pas près d'oublier, et le client non plus, tabassé par d'autres dès qu'elle avait réussi à s'en défaire. L'adjudante l'avait prise en charge, accompagnée au dispensaire, à ses côtés toute la soirée. Et ce qui était né entre elles, tandis que Leticia broyait la main de Blakaman dans la sienne dans l'attente d'être examinée, c'était plus qu'une simple relation de gendarme à indic. Quelque chose qui ressemblait à de l'amitié.

Aussi, quand la prostituée se leva, embrassa son amie avec ce sourire grand comme son Brésil, quand elle marcha vers les piroguiers arrimés à la berge guyanaise, sourde aux gars qui la sifflaient copieusement, Blakaman se raidit. Avec cette piqûre dans le cœur devenue familière. Ce bout de rage inflammable, jamais vraiment éteint. La même qui l'animait lorsque, quelques heures plus tôt, elle s'acharnait sur Eduardinho. Imaginer son amie, accomplissant sa besogne avec un de ces Brésiliens suants, tout juste rentré des chantiers, ça lui faisait mal. Pourtant Leticia se disait heureuse, attachée à ce métier qui la rendait plus libre qu'au bras d'un homme unique. Mais rien à faire, l'adjudante lui rêvait une autre vie. Elle suivit des yeux la pirogue joignant les deux rives comme cent fois par jour. En face, elle devina la silhouette de Leticia qui grimpait les escaliers de bois en tortillant des fesses avant de s'évanouir dans les profondeurs de la cité clandestine.

Et elle resta silencieuse, seule à sa table. Les pensées à la dérive. Elle tourna le regard vers le Maroni, vers cet amont qui s'effaçait dans la nuit, après les derniers spots de vie urbaine. Elle tenta d'imaginer ce qui se passait là-haut, à cette heure du soir. Au-delà de la ville, au-delà des sauts. Dans les villages amérindiens. Le calme, sans doute,

les baraques et les carbets déjà silencieux. Mais surtout, elle pensa à celui qu'elle aurait aimé remercier autant que Leticia. Celui qui, des mois plus tôt, avait mis les gendarmes sur la trace d'Eduardinho. Celui sans qui rien de tout ça n'aurait été possible.

Tapwili Maloko.

Coup de chaleur dans son cœur de femme.

Comme à chaque fois que surgissait en elle l'image du Wayana. Les traits subtilement ronds de son visage, cette étrange manière de sourire en continu, comme pour mettre de la distance entre lui et le reste du monde. Ce qu'il dégageait quand Blakaman l'approchait, quelque chose de l'ordre de la majesté, la culture amérindienne dans ce qu'elle avait de plus beau, nichée dans chacune de ses paroles, dans chaque geste, dans chaque expression. Les moments passés avec lui, secrètement chéris par l'adjudante, fragments de souvenirs ordonnés en elle comme autant de trésors.

Et l'idée qu'elle était peut-être tombée amoureuse.

*

Tapwili prit la louche argentée à pleines mains, l'approcha de ses lèvres. Et à grosses gorgées, il but la dose de cachiri jaune, jusqu'à la dernière goutte. L'estomac déjà bien rempli. Le goût acidulé du manioc fermenté. La texture du breuvage, épaisse et granuleuse. Tellement familière, toute sa vie de Wayana là-dedans. Il rendit la louche à la femme, la remercia d'un regard et l'observa s'éloigner, replonger l'objet dans la touque géante avant d'aller proposer sa boisson à un autre homme assis sous le carbet. Elle circulait ainsi parmi les convives, débardeur détendu et nourrisson en bandoulière dans son porte-bébé en coton tissé. Comme le faisaient les trois autres, chacune dispensant sa recette familiale. La fête était bien avancée sous le tukusipan. Touques de cinquante litres, marmites démesurées, seaux en tous genres, les récipients s'entassaient autour du poteau central, remplis de cette bière artisanale préparée depuis des jours par les femmes épluchant, râpant et prémâchant manioc ou

patate douce. Fidèles à la tradition, les villageois buvaient le cachiri par litres entiers tandis qu'infirmières et professeurs métropolitains en poste en pays amérindien tentaient de suivre le rythme. Sous le dôme géant de feuilles de palmier tressées, assis sur les bancs de bois ou sur les glacières, les générations croisées palabraient et refaisaient le monde. Plus ou moins fort, plus ou moins violemment selon la quantité de cachiri déjà avalée. Plus tard dans la nuit, rancœurs et jalousies désinhibées seraient peut-être à l'origine de quelque conflit, tout le monde n'avait pas l'alcool joyeux. De temps à autre, un homme se levait, se retournait vers l'extérieur du carbet et vomissait d'un jet maîtrisé. Parfois un des Blancs s'y mettait aussi, déclenchant éclats de rire et applaudissements, Ça y est, toi aussi tu es un Wayana maintenant ! Partie intégrante du rituel, quoi qu'en pensaient les moins habitués. Pantalon extra-large, polo Lacoste de contrefaçon, un jeune avait fait main basse sur la sono. Reggae surinamien en boucle, tant pis pour les déçus, lui s'éclatait, l'index décrivant des cercles imaginaires. Plus loin, dans la nuit, rugissait le groupe électrogène qui alimentait tout ce matériel. Ça dansait nonchalamment face aux enceintes, baskets ou savates remuant la terre grise. Les vieux s'essayaient à imiter les jeunes, aucun sens du rythme, on en riait en douce. Autour d'une table bricolée, on dégustait morceaux de cassave et chair de pacou trempés dans la sauce kassili.

Tapwili haussa les sourcils, secoua la tête. Le cachiri et ses deux-trois degrés, c'était le seul alcool qu'il s'autorisait à boire. Mais avec tout ce qu'il avait avalé, l'ivresse montait malgré tout, lente et assommante. Ça commençait à tourner là-haut. On vint s'asseoir à côté de lui. Un neveu, chaîne en or autour du cou. Vingt-deux ans et des idées plein la tête. Le jeune homme se mit à lui parler, des paroles en continu, avec un sérieux qui tranchait dans l'ambiance générale. Les orpailleurs et tout ce mercure qui nous empoisonne, on ne devrait pas se laisser faire. Le collège, oui il faudrait construire un collège pour que les enfants puissent rester au village. Ça, c'est essentiel. Et bien sûr, le parc amazonien. Finalement qu'est-ce que ça nous a rapporté à nous, Amérindiens ? Des questions dont Tapwili était

coutumier. Mais ce soir, il n'était pas en état de répondre aux interrogations de son neveu. Déjà les mots se mélangeaient.

Les yeux plissés, il observa ce monde flou qui se mouvait devant lui, ces villageois qu'il côtoyait depuis tout petit, des frères, des cousins plus ou moins lointains. Sur la droite, enfoncé dans une chaise en plastique au bord de la rupture, il y avait Touli, celui qui avait grandi chez les Alukus avant de revenir vivre au village, celui dont le fils avait mis le feu au tukusipan il y a six ans de ça. Plus loin, contre le poteau, Tapwili devinait Palitùikë, son ami d'enfance avec lequel il partageait de moins en moins de choses depuis qu'il avait viré évangéliste. Il y avait aussi Péléoumë qui vieillissait et qui plusieurs fois s'était perdu en forêt en confondant les layons, à tel point que sa femme lui avait interdit d'y retourner seul. Il y avait Claudine, la magnifique fille d'Anana revenue de Cayenne avec son baccalauréat, qui allait bientôt s'installer avec le jeune Yaliime. Il y avait les familles respectées, celles honnies. Les histoires communes, les contentieux jamais résolus, les jalousies.

À quelques mètres du tukusipan se dressait la maison d'Alessi. L'étage éteint, l'escalier grimpant vers les chambres, la terre creusée de ravines tout autour de la bâtisse. Avec, au rez-de-chaussée grand ouvert sur l'extérieur, une petite bande d'adolescents que Tapwili connaissait bien. Celle de Tipoy, son fils. Cinq jeunes encore marqués par le drame qui deux semaines plus tôt avait secoué le village voisin, un peu plus haut sur le fleuve. Tragique disparition d'un de leurs amis d'enfance. Tipoy était parmi eux, couché dans un hamac en coton. Même accoutrement que les autres, façon bad boy sorti d'un clip de rap américain, casquette Olympique de Marseille sur sa coiffure élaborée, les pointes décolorées. Smartphone entre les doigts, écouteurs aux oreilles malgré le volume de la sono. Tapwili l'observa depuis son ivresse montante, il détailla le dessin de son visage, son nez droit et pointu qui lui avait valu plus d'un surnom tant il évoquait un bec de rapace. Et alors monta en lui l'amour paternel, l'attachement qu'il avait pour ce gamin. Oui, malgré les incompréhensions, les fossés ouverts entre eux, les secrets jamais avoués, Tipoy était ce

que Tapwili avait de plus cher au monde. Et à cet instant précis, baigné dans le reggae et affaibli par le cachiri, il le ressentit intensément.

Tipoy.

Mon garçon.

Il resta un moment ainsi, comme aspiré par sa descendance, sourd aux questions du neveu. Et enfin il tourna la tête, pivota pour plonger son regard vers l'extérieur du tukusipan. Vers la nuit répandue sur le village. Les toits des baraques et les cimes de la forêt toute proche, traçant une ligne accidentée au pied du ciel. Quelques ampoules trouant l'obscurité dans les habitations. Mais la dernière vision qu'il allait garder de cette soirée, ce fut la lune. Ronde et parfaite au-dessus des arbres. Les sourcils du Wayana se froncèrent doucement. En tête, les récits d'autrefois, tout ce que l'astre pouvait dire sur l'univers, sur les rapports entre les hommes et les esprits. Les présages.

Parce que cette nuit-là, la lune était rouge vif.

*

Cayenne, caserne de la Madeleine. Locaux de la Section de recherches, les horaires syndicaux largement dépassés. Le lieutenant Stéphane Girbal, tout juste entré dans le bureau de son supérieur :

– Je viens d'avoir l'hôpital, Chevin a quitté le bloc opératoire. Ça s'est très bien passé, il sortira demain.

Le capitaine Anato soupira. Gros soulagement. Frappé par Eduardinho, le meilleur piroguier de l'antenne locale du GIGN était passé tout près de la mort. L'opération sur le Haut-Maroni aurait pu être un fiasco, un gendarme décédé, le chef de bande en fuite. Sans l'adjudante qui s'était jetée à l'eau, ils le perdaient à coup sûr. Impressionnante, c'est l'idée qu'Anato conservait de l'Aluku au demi-visage. Quoi qu'il ait pu se passer dans ce bout de forêt où elle avait fini par coincer le Brésilien avant l'arrivée du lieutenant Vigier, elle avait gagné son respect.

– Merci, fit-il en caressant son crâne. Et sur les Anglais, aucune avancée ?

Girbal secoua la tête, vaguement déçu. L'air agité, comme à son habitude. Un nez pointu, des yeux verts dont les iris semblaient vibrer entre ses paupières comme les deux ailes d'un oiseau-mouche, l'adjoint du capitaine ne tenait jamais en place. C'était son défaut, il sautait sans cesse d'une affaire à une autre sans parvenir à s'y fixer. Mais sur beaucoup de ses collègues, il avait un atout de taille : il aimait ce pays avec une sincérité viscérale. Et y avait tissé de solides réseaux.

Loin des orpailleurs qui sévissaient dans l'intérieur du territoire, le littoral guyanais souffrait de son lot d'affaires et des violences, Cayenne et Saint-Laurent-du-Maroni en tête. Et concentrait l'essentiel de la population, donc plus de monde pour se plaindre de cette insécurité qu'on disait indigne d'un département français. Des records à la pelle dont on se serait bien passé, ce que ne se gênait pas de faire le ministère de l'Intérieur qui excluait volontairement les chiffres guyanais des statistiques nationales pour adoucir son tableau. Les mois précédents avaient été marqués par des violences entre mineurs, rivalités de quartiers qui avaient dérapé jusque dans l'enceinte de certains lycées de la ville. À présent l'actualité, c'étaient les braquages à domicile. Une bande de Georgetowniens, à ce qu'on en savait, originaires de la capitale du Guyana. Des Anglais, comme disaient souvent les Guyanais. Déjà cinq cambriolages à leur actif, les victimes à chaque fois ligotées avec les câbles de leur box Internet. Pas de mort à déplorer, Dieu merci, mais un climat d'inquiétude qui grandissait chez les habitants. Et aucune information valable sur l'identité et la localisation des braqueurs, même du côté de Girbal. Mais ce n'était pas ce soir qu'allait en surgir une, songea Anato en se levant.

– Il est tard, on verra tout ça demain.

Hochement de tête de l'adjoint. D'accord avec son supérieur, au moins là-dessus. Le binôme fonctionnait par la force des choses. Girbal se devait de composer avec ce capitaine hors norme, André Anato, un *originaire* comme on appelait les agents issus du territoire. Le seul à avoir atteint le grade de capitaine, autant dire une figure majeure de l'institution, choyé par les plus gradés et apprécié des

médias. Un homme aux intentions difficiles à saisir, même avec les années. Et plus encore depuis qu'il avait frôlé la mort. Sa dernière grosse affaire. Chacun s'accordait là-dessus : il s'était passé quelque chose ce jour-là. Quelque chose qui dépassait la seule blessure physique. Quelque chose qui l'avait touché, à l'intérieur. En public, il donnait le change, mais ceux qui le côtoyaient tous les jours avaient pu constater les dégâts. Anato avait perdu une partie de sa prestance, de cette assurance que plus d'un avaient pris pour du mépris. Ses doutes affleurant, ses faiblesses à nu. Parfois, il arrivait qu'il ait des absences, l'air perdu dans un monde auquel nul autre n'avait accès. Le front soudain barré de rides, comme traversé par d'invisibles fulgurances. Girbal se demandait souvent lequel des deux Anato il préférait, l'ancien ou le nouveau.

Les deux officiers arpentèrent les couloirs déserts de l'état-major, puis les allées asphaltées de la caserne de la Madeleine. Véhicules alignés sous la clarté blafarde des lampadaires. Ils se saluèrent, le lieutenant fila rejoindre Debora, épouse brésilienne aux formes boostées par les opérations chirurgicales à répétition, raillée autant que désirée par les collègues. Et Anato regagna sa villa de fonction. Conçue pour une famille, trop grande pour un homme seul. Deux chambres en trop. L'une d'elles était parfois occupée par Monique, sa nièce et seule amie, quand elle venait tenir compagnie à son oncle trop solitaire. L'autre, pourtant spacieuse, fenêtre sur jardin, n'avait jamais servi. La porte restait fermée, aucune envie de l'ouvrir, de se voir rappeler à quel point cet endroit était vide. Surtout quand Monique n'était pas là, partait dans l'Hexagone avec son nouveau compagnon comme elle venait de le faire en ce début de grandes vacances.

Anato traversa son salon, très peu de meubles, aucune décoration aux murs. Il ôta son polo humide de cette longue journée. Dans la salle de bains, face au miroir, il s'aspergea le visage, fixa son reflet. Ce crâne au dessin parfait, ce menton carré. Ce regard, ces iris jaunes qu'il maudissait tant ils évoquaient un passé sur lequel il savait si peu.

Et, plus bas, sa cicatrice.

Un trait vertical au milieu du torse.

Comme un second nombril, la marque d'une deuxième naissance. Il caressa du bout des doigts cette parcelle de peau plus fine, plus claire, insensible. Son intimité la plus secrète, un gouffre ouvert sur son âme. Il retira tous ses vêtements, ouvrit le rideau de douche. Déplaça le seau en fer gris, le déposa à ses pieds sur le receveur. Il saisit la demi-calebasse qui flottait là, remua le liquide. L'eau sombre. Les feuilles à moitié décomposées. À trois reprises il souleva le récipient. Puis il le remplit, le leva au-dessus de lui et versa le fluide sur son crâne. L'eau ruisselant sur son corps massif, épaules, dos, fesses, cuisses, avant de se perdre dans le siphon. Et dans cette langue qu'il avait mis plusieurs années à maîtriser, le ndjuka, il invoqua les esprits :

– *Naa doti dapu fu den Ingi ya, mi eke afiican nenge*… Sur cette terre des Indiens, moi l'Africain je suis en paix avec moi-même et avec le monde… Que la force et la sagesse m'accompagnent… Je demande la juste chance qui doit me revenir chez moi et en terre étrangère… Je demande aussi la guérison…

Répétant le rituel que lui avait enseigné le dernier des guérisseurs qu'il était allé voir, un mois plus tôt, à Apatou. Ce rituel, c'était l'*obia*, médecine traditionnelle et magicoreligieuse des Noirs-Marrons. L'*obia* que le Ndjuka avait fini par adopter, à des kilomètres de ses convictions passées, tellement rationnelles, tellement terre à terre. L'*obia* qui, espérait-il, allait guérir les maux auxquels la médecine occidentale n'avait pas trouvé de remède. Aucun gendarme, bien sûr, n'avait connaissance de ces pratiques, sa crédibilité d'officier en aurait pris un sacré coup. Seule Monique était au courant. Lorsqu'il sortit de la douche, il appliqua sur la peau de son torse la lotion prescrite par le guérisseur, qui dégagea une odeur poivrée. Une odeur que, se disait-il parfois, les collègues devaient tout de même remarquer tant elle était piquante. Il saisit la bouteille de rhum dans laquelle macéraient des écorces sombres, en but une gorgée pour finaliser son traitement. L'amertume lui tira une grimace.

Puis Anato s'installa sur la terrasse, face aux bougainvillées qui envahissaient son petit jardin. Et tandis que plus loin, dans la cuisine

du lieutenant Girbal, résonnait le rire bruyant de Debora, il observa le corps beige du gecko qui sans relâche arpentait son mur, tournant et retournant dans le halo de l'ampoule. Et bientôt ferma les yeux pour écouter le chant des grenouilles planquées dans les herbes.

3

L'appel avait atteint la brigade de Maripasoula en début d'après-midi. Pas clair, un français malaisé, une histoire d'adolescent, pas de nom. Mais un Amérindien qui demandait la venue des gendarmes, c'était suffisamment rare pour qu'on s'y intéresse. En général, les habitants de ces villages isolés ne faisaient pas appel aux militaires, plus enclins à régler les problèmes entre eux. Quand un homme décédait, on l'apprenait parfois plusieurs jours plus tard. Les violences conjugales, on passait à côté, on les sous-estimait. Alors le lieutenant Vigier avait répondu présent. Départ immédiat. Cette fois, pas question de laisser dire que l'État ne faisait rien pour les Amérindiens. La pirogue de la gendarmerie, aussitôt mobilisée, s'éloignait à présent de la ville. Plein sud. Blakaman était de la partie, un rang devant le lieutenant, les mains serrées sur les rebords métalliques du bateau. Dès que Vigier avait prononcé le nom du village, elle s'était raidie. Je viens. Rien à discuter.

À mesure qu'on remontait le Maroni, les constructions laissaient peu à peu place à la forêt, les marques de la présence humaine s'estompaient. Et ce qui en restait, flagrant et indécent, plus que les pirogues amérindiennes lancées vers la ville, c'étaient les stigmates

visibles de cette activité minière illégale qui remuait la boue des criques. Des embarcations chargées de fûts d'essence et de vivres. La couleur pâle de l'eau aux embouchures des affluents. Les barges en pleine action, comme des carbets métalliques posés sur l'eau, pompant d'un côté et vomissant de l'autre, un torrent de boue et de pierres qui se déversait dans le courant. Tout ça côté Suriname, bien sûr, jouant avec cette frontière que personne ne savait vraiment où placer. Tout à leur tâche, les *garimpeiros* jetaient aux gendarmes des regards lointains, pas plus inquiets que ça. Vigier se contentait de noter ce qu'il voyait, de relever des points GPS en serrant les dents d'impuissance.

Blakaman, elle, regardait à peine. Abîmée dans d'autres pensées. Peu lui importait l'objet de leur voyage. Ce qu'elle avait retenu, c'était leur destination.

Wïlïpuk.

Le village de Tapwili Maloko.

Une seule idée en tête, inavouable : revoir le Wayana. Lui raconter l'interpellation du Brésilien, une excuse comme une autre. Le cœur noué à la seule idée de se retrouver à nouveau près de lui.

Blakaman n'aimait pas l'idée de monter dans les villages avec son supérieur. Vigier, il avait des qualités, c'est certain : ce qu'il avait fait pour elle hier, en enterrant son coup de sang sur Eduardinho, c'était généreux. C'est ça, il était généreux, il avait envie de bien faire et de se faire apprécier de l'équipe. Mais dès qu'il commençait à parler de la Guyane, de ses habitants, alors Blakaman se mettait à le détester. Et ces Maripasouliens qui se croyaient millionnaires depuis l'arrivée du RSA ; et ces jeunes qui, de toute façon, n'avaient pas envie de travailler ; et les agriculteurs en métropole, comme mon père, disait-il, dont la vie était beaucoup plus dure qu'ici. Et les Amérindiens, qui n'étaient pas en reste. Blakaman n'aimait pas ces discours qu'elle connaissait par cœur, un peu maladroits, limite racistes. Mais ce qu'elle aimait le moins, c'était peut-être que ces mots viennent de ce Blanc qui ne savait rien de l'histoire de son pays. Et ce dont elle était sûre, c'est qu'avec les Amérindiens, Vigier ne savait pas s'y prendre.

Tout était tellement sensible là-haut.

L'adjudante planta ses yeux dans le paysage. Du fleuve émergeaient des roches grises et quasi sphériques, barrées de lignes noires qui témoignaient des niveaux d'eau atteints aux différentes saisons. Çà et là, des îlots de forêt morcelaient le lit en bras secondaires que le piroguier aluku empruntait comme les rues secrètes d'une ville familière. Enfin, à gauche, deux heures après Maripasoula, la pirogue dépassa Elahe. Un talus de terre ocre qui surplombait la surface du fleuve, des pirogues grises à l'arrêt, les toits des carbets. Premier village amérindien du Haut-Maroni. C'est ici que commençait la zone de vie des Wayanas et des Tekos. La *zone interdite*, comme on disait parfois, référence à un arrêté préfectoral vieux de quarante ans censé réguler la pénétration humaine dans le sud de la Guyane. Protéger les modes de vie traditionnels de ces peuples autochtones. En pratique, entrepreneurs, administrations, scientifiques ou touristes en route vers les Tumuc-Humac, rares étaient ceux qui s'embarrassaient à solliciter l'autorisation d'accès. Sans parler des orpailleurs qui l'évoquaient sans doute en se marrant le soir autour d'une canette de Skol.

Le cœur de Blakaman se serra malgré elle à l'approche de leur destination.

Wïlïpuk, enfin. Le dégrad, étrangement calme. Pas de gamin en train de jouer ou de pêcher depuis la roche plate qui s'étendait sur la rive. Pas de famille affairée entre lessive, vaisselle ou écaillage de poissons tirés des sauts. Aucune pirogue fichée dans la terre jaune. Coup de poignet du pilote, les gendarmes vinrent se poser sur la berge. Ils mirent pied à terre et gravirent la pente dans un silence morose. À droite, à gauche, les maisons surélevées, typiques des villages amérindiens, des hamacs étirés entre les poteaux des rez-de-chaussée où se balançaient vieillard ou jeune maman. Des carbets-cuisines, annexes aux habitations, encombrés de marmites argentées, épluchures de manioc autour des tabourets. Le terrain de foot, la pelouse pleine de trous. L'école primaire récemment rénovée, salles de classe sans mur à l'étage. Ici, une poussette décatie, les

roues figées dans la terre. Là, une brouette retournée. Des oiseaux noirs prirent la fuite au passage du lieutenant.

Une ambiance pesante baignait les lieux.

Inhabituelle.

Face à eux, il y avait le tukusipan. Énorme. Un carbet géant, circulaire, un dôme gris de feuilles de palmier tressées, rapiécé sur un côté par une bâche noire. Centre du village, lieu de toutes les réunions officielles, abri de passage pour les visiteurs. Les deux gendarmes s'approchèrent, suivis par leur piroguier qui saluait les têtes connues. Des déchets jonchaient le sol, canettes et paquets de chips. Puis une odeur âcre vint leur piquer les narines. Autour du tukusipan, des taches blanchâtres mouchetaient la terre. Du vomi. Lendemain de cachiri, devina Blakaman : une soirée bien arrosée. Grimace de dégoût du lieutenant, regard assassin de l'adjudante en réponse : Il n'allait pas commencer ! Ils se baissèrent pour passer sous les feuilles, enjambèrent les bancs qui couraient tout autour du tukusipan. Il faisait plus sombre sous le toit démesuré. Une sono débranchée reposait dans un coin. Des touques étaient regroupées près du poteau central, réserves asséchées de la boisson de la veille. Face aux gendarmes se tenaient plusieurs villageois, debout. Discussion sérieuse dans cette langue wayana que personne d'autre qu'eux ne comprenait, tellement singulière.

Et, au centre, il y avait Tapwili.

Torse nu, short long et savates Nike. Son allure souple et massive à la fois, planté sur la terre dure du carbet. Les gestes lents du bout de ses bras, épais et solides comme des petits arbres. Son léger surpoids qui n'enlevait rien à ce charme auquel Blakaman était si sensible.

Poussée de chaleur dans les joues. Quelque chose d'incontrôlable.

Un trac d'adolescente.

Le Wayana la reconnut, la regarda arriver à lui. Sans ce sourire qui d'habitude ne quittait jamais ses lèvres. Une gravité évidente, qui frappa l'adjudante comme une gifle. Devinant d'un coup combien son amour secret était concerné par ce qui venait d'arriver.

Non, pas lui…

Échange de regards entre les deux gendarmes, Vigier haussa les sourcils. L'adjudante ouvrit les lèvres.

– On a fait aussi vite qu'on a pu.

Et Tapwili la regarda de ses yeux tellement sombres, le bout du monde à l'intérieur, les sources de tous les fleuves d'Amazonie. Les formes rondes et douces de son visage, comme celles des roches émergentes sur le Maroni. La mèche sur son front, frondaison d'un noir total.

– C'est mon fils, dit-il enfin, la voix cassée. Tipoy. Il a disparu.

*

– La dernière chose dont tu te souviens, c'est quoi ?

Le Wayana serra les lèvres. Se souvenir, ça faisait des heures qu'il essayait de se souvenir. Dans son crâne, des coups de marteau, trop d'alcool durant cette nuit. La mémoire asséchée par le cachiri. Il savait pourtant qu'il fallait essayer. Garder le contrôle, rester solide face à l'angoisse qui depuis le matin montait en lui. Blakaman, son étrange visage à quelques centimètres, flanquée de son supérieur en retrait, l'encourageait comme elle pouvait. C'est Tapwili qui avait demandé qu'on fasse venir les gendarmes. Sûr qu'elle en serait. Et, peut-être, qu'elle pourrait l'aider. Les autres, il savait qu'il ne fallait pas en attendre beaucoup.

Tapwili n'était pas n'importe quel Wayana. Il incarnait une forme d'élite amérindienne. Parce qu'il était de ceux de sa génération qui étaient allés le plus loin dans leur scolarité, le baccalauréat raté de très peu. Parce qu'il avait été recruté par ce fameux parc national amazonien censé préserver le sud de la Guyane, qu'il représentait l'institution à Wïlïpuk, un statut autant qu'un emploi. Parce que peu de décisions se prenaient par ici sans qu'il n'y participe, concerné comme aucun autre par l'avenir des siens, orateur expérimenté. Présent sur tous les fronts. Pour préserver les traditions wayanas, pour organiser un rituel d'initiation maraké pour la première fois depuis plus de dix ans. Pour tenir tête aux *garimpeiros*, jusqu'à se

mettre en danger quand montait le ton, pour s'opposer aux sociétés minières quand elles cherchaient à s'implanter dans le secteur. Pour dessiner un futur dans ce monde qui évoluait à toute vitesse et où se perdait la jeunesse. Un futur qu'il voulait croire moins sombre que ne le laissait prévoir le cours naturel des choses. Tandis que s'érodait l'influence des chefs coutumiers et du Gran Man, lui parlait de créer une nouvelle commune pour les Amérindiens, façon de prendre en main le destin. Et pour beaucoup, il en serait le maire le plus naturel. Tapwili, c'était aussi un artisan habile : là-haut, au sommet du tukusipan, percé par le poteau central soutenant l'immense toit conique, trônait une de ses plus belles œuvres. Un ciel de case. Des années plus tôt, c'est lui qui avait découpé le morceau de bois dans un contrefort de fromager, lui qui avait peint à l'argile les figures zoomorphes. Kuliputpë, la tortue en laquelle s'était transformée autrefois l'épouse du créateur. Wasilimë, le tamanoir serviteur des chamanes malveillants. Tokosi, la chenille urticante, reine des métamorphoses animales, apte à se muer en tout être vivant. Les créatures mythologiques ainsi déployées sous le carbet étaient censées protéger les hommes qui s'y rassemblaient.

Mais pas aujourd'hui.

– Le hamac… dit-il enfin. Je me souviens de Tipoy dans un hamac, sous la maison d'Alessi (geste de la main vers la baraque, à quelques mètres d'eux).

L'adjudante hocha le menton. Tapwili se tenait droit, pour garder de la prestance, mais il avait l'air fatigué. Sa voix traînait dans l'air moite du village.

– Qu'est-ce qu'il faisait à ce moment-là ?

– Rien… Il était avec ses amis. Ils discutaient, je crois. Et il écoutait sa musique, il avait ses écouteurs dans les oreilles.

– Et après ?

Silence.

Et après rien.

Le néant. L'oubli.

– Ce matin, il n'était plus là ?

– C'est ça…

Au matin, alors que le village s'éveillait laborieusement, alors que sur le fleuve collait cette brume humide et si familière, alors que dormaient encore ceux qui avaient vu se lever l'aube avec les chants éraillés des coqs perchés sur les bornes fontaines, Tipoy manquait à l'appel. Envolé. On avait mis du temps à réaliser. Chacun reprenait ses esprits, l'alcool encore à l'œuvre dans les corps éreintés qui se mouvaient au ralenti entre les carbets déserts. Habitude ou pas, on ne se remettait pas si vite d'une telle nuit. Tapwili avait d'abord attendu son fils, cuvant avec méthode dans la toile de son hamac. Puis il avait questionné les noctambules à travers Wïlïpuk. Sa bande de copains, dispersés dans leurs baraques d'un bout à l'autre, bien amochés. Les plus matinaux, ceux susceptibles d'avoir croisé Tipoy aux premières heures du jour. Avec toujours le même résultat. Mouvements de tête, bouches à l'envers. Non, pas vu depuis hier soir. Le village entier comme frappé d'amnésie, impossible de dire qui l'avait vu en dernier. La fête, on ne se souvenait que de ça.

Premières inquiétudes du père.

Et depuis plusieurs heures à présent, on cherchait Tipoy. Certains à pied, d'une habitation à une autre, discussions sous les carbets-cuisines où déjeunaient les enfants en slips, dépiautant l'aïmara grillé dans les assiettes en plastique. D'autres en pirogue sur le fleuve, sauts de puce entre les hameaux, échanges avec les familles affairées sur les berges, des fois qu'elles auraient vu quelque chose d'inhabituel à la surface de l'eau. Tapwili lui-même venait juste de remettre les pieds au village après une large exploration des berges voisines. Espérant que l'adolescent serait rentré de lui-même.

Mais non.

Aucune trace.

On avait tenté d'appeler sur son portable, laissé huit messages déjà.

En vain.

Blakaman observa les villageois regroupés autour du père, certains impliqués dans les recherches comme si c'était leur propre

enfant. Elle reconnaissait Palitùikë Kaihou, short Adidas *made in Suriname*, tee-shirt Petrobras. Palitùikë qu'on croisait souvent à Maripasoula où il était connu pour embarquer des touristes en excursion. Le dos légèrement voûté, les traits pointus, muet face à la détresse de son ami d'enfance. Plus en retrait, il y avait Alexandra Guillet, une des institutrices métropolitaines de Wïlïpuk, qui semblait se retenir d'intervenir. Les autres, l'adjudante ne les connaissait pas, croisant seulement leurs regards vaguement familiers. Vigier se tenait debout derrière elle, les mains sur les hanches pour se donner de la contenance. Le piroguier de la gendarmerie attendait à l'extérieur du carbet, tuant le temps sur son téléphone portable.

Mais ce qui, plus que tout, marquait Blakaman sur ces visages empreints de gravité, c'était cette expression résignée. Après tout, Tipoy n'avait disparu que depuis quelques heures, il pouvait très bien être endormi n'importe où, sous le coup d'une gueule de bois trop tenace. Pourtant, tous semblaient déjà craindre le pire. Ce pire dont l'adjudante savait le nom. Un mot qui brûlait toutes les lèvres mais qu'aucun ne se risquait à prononcer, de peur de précipiter le destin.

Ce drame amérindien : le suicide.

*

À travers le suicide de ses jeunes, c'est tout le mal-être des peuples amérindiens qui affleurait. La partie émergée d'un iceberg insondable pour la grande majorité des habitants de Guyane. Les chiffres réels, personne n'était en mesure de les produire, les autorités sanitaires les sous-estimaient, les associations les surévaluaient peut-être. Pas de statistique ethnique, toujours le même refrain. Mais à force de voir le mot en gras dans les rubriques faits divers, on avait fini par accepter la triste réalité : dans ces villages reculés du Haut-Maroni ou de l'Oyapock, chez les Wayanas, les Tekos, les Wayãpis, la jeunesse se donnait la mort. Des taux dix fois supérieurs à ceux de l'Hexagone, disait-on, chaque famille avait dans son entourage élargi un enfant à pleurer. Jeune, souvent. Très jeune, parfois.

Vingt ans.

Quatorze ans.

Douze ans.

Neuf ans.

Les causes, les associations locales les rappelaient sans cesse. Isolement géographique, désœuvrement, écartèlement culturel, conditions de vie et d'études à la ville, échec scolaire, communication impossible entre les générations, effacement des croyances et des traditions, orpaillage clandestin et empoisonnement au mercure, alcool, violences intrafamiliales, grossesses précoces, la liste semblait sans fin. Et pourtant, bien souvent, la raison du passage à l'acte était dérisoire. Un frère qui vole un morceau de viande dans l'assiette de son cadet. Une mère qui refuse d'acheter le dernier iPhone à sa fille. Presque rien. Avec le temps, le suicide était devenu un moyen de chantage, brandi par les jeunes au moindre accroc. Aux parents de vivre avec ça, la peur au ventre. Quitte à renoncer à toute autorité pour éloigner le danger. L'émoi qui suivait chaque fait divers engendrait parfois le lancement de plans préfectoraux, la création de nouvelles instances ou l'envoi de parlementaires en mission. Les propositions de solutions se multipliaient, toujours contestées tant le problème était vaste. Associations, médecins, psychologues, certains tentaient d'agir. Mais intervenir dans ces sites isolés, c'était tellement compliqué. Tellement coûteux. Les équipes n'étaient pas formées, il fallait supporter l'isolement, assimiler le contexte culturel. Et il y avait déjà tant à faire sur le littoral guyanais.

Abandonnés.

C'est le sentiment que beaucoup d'Amérindiens partageaient sur le Haut-Maroni.

Abandonnés par l'État qui refusait de répondre aux revendications et appels à l'aide des peuples autochtones de Guyane, pourtant répétés depuis des décennies.

Abandonnés par les élus cayennais qui ne les avaient jamais représentés.

Deux semaines plus tôt, premier jour des grandes vacances, on découvrait le corps de Richard. Dix-sept ans. Pendu au rez-de-chaussée de la maison de ses parents, dans un village situé à l'amont de Wïlïpuk. Un nom de plus à aligner dans les bilans en fin d'année. Un encart dans *France-Guyane*. L'indignation, pendant deux-trois jours. Mais pour la famille, un deuil qui allait durer. Pour ses amis, aussi, dont Tipoy était. Richard, c'était un gamin sans histoire, pas plus en souffrance que d'autres. Avec le recul, on reconnaissait qu'il vivait mal le retour au village depuis qu'il avait abandonné le lycée. Il se cherchait une occupation, s'inventait d'improbables projets de création d'entreprise, tourisme, artisanat, services, ce n'était pas clair. Mais rien qui pouvait permettre d'anticiper son geste. Personne n'avait vu venir le drame, pas même sa compagne, seize ans et un bébé de onze mois. Personne n'avait compris ce qui l'avait poussé à commettre l'irréparable. De lui, il ne restait qu'un vide impossible à combler. Même maladroits dans leurs rapports avec lui, démissionnaires allaient dire plus tard les mauvaises langues, les parents aimaient leur fils, personne ne pouvait leur enlever ça. La nuit tombée, tout le monde avait entendu leurs pleurs trouer le silence depuis la fenêtre ouverte du premier étage.

Voilà ce qu'on craignait pour Tipoy. Ce pire dont on taisait le nom.

Blakaman savait tout cela, derrière l'apparence elle devinait ces peurs qui tenaillaient Tapwili, pourtant solidement arrimé au sol du tukusipan, donnant le change au milieu des siens. Sa réputation à tenir, si même lui flanchait alors que resterait-il ? L'adjudante balaya du regard ces villageois dans l'attente de la nouvelle qui confirmerait leurs craintes. Et alors elle prononça ces mots qui, en elle, rallumèrent la flamme. Des mots qu'on aurait dits juste pour rassurer. Sans conséquence.

Mais qui pour Blakaman valaient beaucoup plus :

– Tapwili. On va le retrouver. On va retrouver ton fils, d'accord ?

Vivant, c'est ce qu'elle voulait dire.

4

– Prenez votre temps, glissa Anato.

Évelyne Bienvenu avait l'allure d'une Guyanaise accomplie. Une *fanm djok*, comme on disait : une battante. Petit nez retroussé, coiffure soignée, de fines tresses noires qui couraient par dizaines du front à la nuque. De l'or de Guyane en anneaux impeccables aux oreilles, certifié origine légale. C'était une Créole, quarante-trois ans mais déjà l'air d'avoir vécu plusieurs vies. Bras croisés sur son chemisier cintré, elle resta longuement debout, le regard faufilé dans la fente ouverte entre les deux plaques de carton. Un observatoire bricolé par les gendarmes, pour lui permettre d'observer les six hommes sans elle-même être vue. Six hommes : les trois Brésiliens interpellés la veille, auxquels on avait mêlé trois figurants. Parmi eux, Eduardinho piétinait, petites mèches sur son front moite, lèvre inférieure de gamin mal élevé. Bienvenu prit une longue inspiration. Prendre son temps, oui. Mais pas pour être plus sûre qu'elle ne l'était déjà. Juste parce qu'elle ne parvenait pas à décrocher ses yeux de ce fou qui, six mois plus tôt, avait attaqué sa mine d'or.

Un des pires moments de sa vie.